



Enfermements et délivrances au Nicaragua : Diario de un preso de Pedro Joaquín Chamorro y La carta de María Loudes Pallais

Nathalie Besse

► To cite this version:

Nathalie Besse. Enfermements et délivrances au Nicaragua : Diario de un preso de Pedro Joaquín Chamorro y La carta de María Loudes Pallais. América : cahiers du CRICCAL, 2015, 47, <10.4000/america.1362>. <hal-04033475>

HAL Id: hal-04033475

<https://hal.science/hal-04033475v1>

Submitted on 13 Apr 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

**Enfermements et délivrances au Nicaragua :
Diario de un preso de Pedro Joaquín Chamorro
et *La carta* de María Lourdes Pallais**

Nathalie Besse
Université de Strasbourg

Consacré « Héroe Nacional » en 2012, Pedro Joaquín Chamorro (1924-1978), directeur du journal *La Prensa* et leader charismatique de l'opposition bourgeoise à la dictature d'Anastasio Somoza Debayle, est retrouvé criblé de balles dans sa voiture à Managua, le 10 janvier 1978. Cet assassinat vraisemblablement commandité par le dictateur va d'ailleurs signer un pacte anti-somociste parmi la population, libérant une vague de révolte nationale, notamment lors de ses funérailles multitudinaires qui tournent à l'émeute. Sa veuve, Violeta Chamorro, gagnera les élections de 1990 contre les sandinistes au pouvoir depuis 1979, et gouvernera le Nicaragua jusqu'en 1997. Pedro Joaquín Chamorro a survécu aux enfermements et aux tortures répétés dans les geôles des trois Somoza qui se sont succédés au pouvoir : il est emprisonné deux fois en 1944, un an en 1954, puis 7 mois en 1956 (suivis d'isolement dans un village à la frontière du Costa Rica où il ne manquera pas de fuir avec sa femme en 1957), et à nouveau en 1959.

Il fait paraître en 1957 à México *Estirpe sangrienta: los Somoza*, un témoignage de l'enfermement arbitraire et des tortures subies après l'attentat meurtrier contre Somoza García, père et fondateur de la dynastie, assassiné en 1956 par le jeune poète rebelle Rigoberto López Pérez. Cet ouvrage s'avérant un récit de prison ordinaire dans lequel on retrouve les caractéristiques habituelles des écritures dites carcérales, nous lui préférons ici *Diario de un preso* qui nous semble offrir d'autres aspects de l'enfermement, à commencer par les modalités du désenfermement. D'abord édité en 1961 dans une revue conservatrice de Managua, ce journal relate la prison et les audiences après l'expédition échouée de Olama y Mollejones en avril 1959 : une centaine de jeunes Nicaraguayens en provenance du Costa Rica débarquent au Nicaragua pour renverser Luis Somoza Debayle ; ils seront accusés de trahison à la patrie et condamnés à huit ans de prison. Chamorro rédige son journal d'abord entre les murs de la Tercera Compañía puis dans une cellule du Primer Batallón Presidencial qui se situe dans les sous-sol du palais présidentiel à Managua. Ce journal se concentre moins sur l'univers claustral que sur des audiences permettant de dénoncer la farce de la Justice (de fait, le journal se termine après la condamnation) ; quelques pages d'histoire étayent le propos en exposant les antécédents des Somoza et les mécanismes de la dictature.

María Lourdes Pallais, née à Lima en 1953, de père nicaraguayen et de mère péruvienne, est membre de la famille de Somoza García, ce dont s'inspire le roman *Prisionera de mi tío* (2006). C'est l'ouvrage publié en 1996, *La carta*, qui va nous intéresser ici car, s'il développe surtout la cause de l'arrestation de la protagoniste et l'historique qui y mène, il révèle, par-delà le traditionnel récit de prison, et à l'instar du *Diario* de Chamorro, d'autres formes d'enfermements.

Ces deux écrits diffèrent à bien des égards : celui de Pedro Joaquín Chamorro se base sur des faits réels répertoriés dans un journal tandis que *La carta* est une fiction proposant le récit épistolaire d'une femme sur le point de sortir d'un centre de détention ; Chamorro s'affirme avec force à la première personne alors que *La carta* émane d'un « je » désintégré (mais plus ambivalent qu'il n'y semble) se désignant comme « yo Nadie » ; Chamorro dénonce vigoureusement la dictature de(s) Somoza tandis que la protagoniste désillusionnée de *La carta* s'adresse à un révolutionnaire en 1990 ; enfin, l'écriture chez Chamorro perpétue

la rébellion alors que dans *La carta* elle permet le dévoilement pas même indigné d'un secret visant à libérer du passé.

Les deux ouvrages se rejoignent néanmoins sur trois aspects majeurs : la représentation de l'enfermement comme une forme de mort intérieure, l'idée selon laquelle l'enfermement est aussi hors les murs, et la révélation du mensonge en redonnant au besoin leur sens à des mots eux aussi prisonniers du pouvoir ou de l'idéologie.

1) L'enfermement, entre morts intérieures et survivance

L'enfermement qui, dans *Diario de un preso*, apparaît dès l'intitulé, se voit confirmé par des photos de Chamorro revêtu de l'uniforme du prisonnier. Cet emprisonnement est parfois accentué par des superlatifs exacerbant l'oppression comme « la más encerrada cárcel de Managua » (147). Quoique entrecoupée de sorties régulières pour se rendre à la salle des audiences (ce « dehors » qui représente pourtant un autre espace clos dans le prolongement de l'enfermement), sa réclusion est naturellement vécue comme une exclusion du reste du monde, et en tout cas de sa propre terre avec la sensation d'en être exilé : « Yo estoy dentro. Eso que está más allá de las murallas, es mi tierra » (222).

L'idée d'un espace « vide », comme si cette cellule qui nie toute liberté devenait une négation de l'espace lui-même, émane également du fait que tout lui a été retiré à l'exception d'un semblant de lit. *La Carta*, écrite depuis un centre de détention en Caroline du sud où se trouve depuis 25 mois une protagoniste incarcérée fin 1988, reprend ce topique d'un non-espace défini par ses seules limites : « Y es que aquí no hay centro, sólo paredes, barras, rejas, pequeñas ventanas » (18).

D'où l'asphyxie mais aussi le dégoût clairement formulés par Chamorro qui n'omet pas la dimension inhumaine inhérente à ce lieu hors de l'espace des hommes libres mais également en deçà de l'humanité : de « Nuestra prisión es inhumana » à « estas prisiones semif feudales » (148-149), c'est une sorte d'« infra-lieu » qui est dépeint, où l'être meurt aux autres et à soi, ce que ne dément pas *La carta* : « Ya todo lo mío es pasado, es hora muerta » (9) dit ce « yo Nadie » qui répète ensuite « dejé de », « ya no » ou « perdí » (9-10), l'emprisonnement entraînant une forme d'abandon de soi, une sorte de mort intérieure par usure. De fait, tandis que Chamorro souligne une routine de la prison à grand renfort de « mismos » (199), *La carta* rend cette idée d'un temps arrêté dans l'enceinte de la prison à en juger par les paroles de l'avocat de Claudette : « hace más de dos años que dejaste un mundo y te recibirá otro » (39). Aspatialité, atemporalité, inhumanité : comme dans tant d'autres récits du même ordre, l'enfermement se traduit par la négation, paraît se définir par l'absurde.

Quelques micro-espaces de liberté s'insinuent parfois entre les grilles, qu'il s'agisse dans *Diario de un preso* de souvenirs, non dénués d'héroïsation, des coreligionnaires et d'humbles paysans dont le courage et les sacrifices contrastent singulièrement avec la bassesse des bourreaux, ou de ces petits riens qui suffisent parfois à combler une journée, le dénuement aidant à relativiser la valeur de toute chose et à faire de l'insignifiance une totalité selon une logique affirmant que si l'univers du prisonnier se résume à quatre murs et une épingle, par déduction « Con un alfiler se posee el Universo » (54).

Dans *La carta*, outre la poésie et l'arbre qu'elle a planté et vu pousser dans le bois environnant le centre de détention, Claudette semble trouver également une forme de désenfermement psychologique dans l'adaptation à l'enfermement. En effet, cette détenue qui finit par consentir à ses chaînes, envisage aussi l'enfermement en terme de racines : « Aquí eché raíces, camarada Antonio, las mías propias. [...] raíces propias, profundas, tiesas entre mis venas » (26) ; la seule chose véritablement à elle si l'on en croit la répétition de « las mías » qui suit, si bien que la liberté du dehors paraît plus effrayante que cette liberté *sui*

generis acquise au-dedans : contre un monde extérieur anonyme et agité, Claudette se réfugie dans l'enfermement : « aferrarme [...] a mi encierro, a la seguridad de mi celda » (35). Faut-il voir ici une liberté émanant de l'acceptation, ou la démonstration d'un enfermement aggravé par cette même acceptation ? On relèvera, quoi qu'il en soit, l'aporie dans laquelle se voit "enfermé" le prisonnier, les murs de la prison pouvant se dédoubler en une impasse psychologique.

Étrangement, c'est peut-être lorsque Chamorro est plus prisonnier et maltraité que jamais, ou lorsqu'il connaît une mort intérieure, sinon de peu la mort physique, qu'il trouve une forme de liberté dans une résistance et une dignité jamais démenties, comme si la liberté reposait moins sur des conditions extérieures que sur le pouvoir prêté ou pas à ces dernières. Si donc Claudette dit oui à l'enfermement, Chamorro scande invariablement le « non » des insoumis. Intègre dans la défaite, fort dans l'anéantissement, ressuscitant de toutes ses morts, il témoigne de ce qu'on n'enferme pas un esprit libre.

Certes, le journal s'ouvre paradoxalement sur le sentiment d'être vaincu (mis en évidence par une inversion chronologique des séquences, le 25 septembre précédant le 12 septembre) : « Hoy me he estado diciendo : Te derrotaron » (17), suivi par l'évocation d'un rapport de force en termes de « vencidos/vencedores », mais on peut lire peu après : « pero no pudieron hacer que también se empequeñeciera tu alma, la cual quedó, en la derrota de tu cuerpo, intacta... » (21). Témoin détaché de lui-même comme l'indique l'auto-tutoiement, Chamorro insiste abondamment sur cet esprit irréductible à tout enfermement : « aunque yo haya rendido un arma, no he rendido aún mi espíritu » (dans les dernières lignes de « Presentación »). Si un sentiment négatif envahit le prisonnier, il est promptement suivi, compensé — annulé ? — par l'affirmation d'une liberté impérissable, lors même qu'on tente de l'"objétiser" :

a ratos me llego a sentir una cosa [...]. Soy una cosa que piensa, y aquí es donde está la razón principal por la cual mis enemigos me han convertido precisamente en cosa: porque pienso. Descartes dijo: "Pienso, luego existo", y yo digo: "Pienso, luego me convierten en cosa" (194).

Vaine entreprise puisque Chamorro assure plus loin que « La cárcel comprime y arruina el cuerpo, pero afina y engrandece el espíritu de quien sabe cultivarlo » (213), précisément celui qui sait prendre du recul, sinon de la hauteur à en juger par la considération de la petitesse de l'humanité et de l'insignifiance des tyrans. Cette mise à distance en l'occurrence pétrie de dérision permet de dédramatiser l'enfermement, de mieux s'en extraire d'une certaine façon.

Même anéanti quand on lui retire absolument tout après l'évasion de son ancien co-détenu et qu'on le transfère à la prison du palais présidentiel où Anastasio Somoza lui-même l'avait horriblement torturé quelques années auparavant — il se sent « como un muerto consciente [...] irremediabilmente preso » (109) —, même « sumido en la soledad de un calabozo herméticamente cerrado [...] Impotente [...], infamado [...], desposeído » et assistant au triomphe de l'injustice (152), après une enième condamnation Chamorro s'exclame : « es necesario resucitar. ¡¡Hay que resucitar!! » (227). Si donc il se compare au crucifié c'est pour mieux revenir d'entre les morts : « Este es pues el fin... pero es también el comienzo » affirme-t-il avant l'épilogue ; il n'y a pas de fin qui vaille tant que la lutte n'a pas triomphé.

Ces mots sont ceux d'un homme qui a connu les pires supplices, comme l'indique, en toute dernière page du *Diario*, la copie d'un certificat médical de février 1960 attestant les conséquences physiques des tortures et la nécessité d'une intervention chirurgicale, laquelle se fera aux États-Unis si l'on en croit l'autobiographie de sa femme (104). Cela dit, le *Diario* reste très évasif concernant les tortures, à la différence de *Estirpe sangrienta* où plusieurs chapitres sont exclusivement consacrés à des traitements défiant l'imaginable, parfois

administrés par Anastasio Somoza lui-même, alors chef de la Garde Nationale tandis que son frère aîné Luis assumait la présidence du pays. Les qualificatifs des différentes formes de tortures dénoncent la même barbarie : qu'il s'agisse de « primitivo », « sádico », « científico », « siquiatria diabólica » (60), tous font état d'un stade pré-humain ou pervers comme autant de démonstrations du mal.

Redisons pourtant que dans ces écrits, plus factuels que psychologiques, l'enfermement et l'anéantissement qui lui est bien souvent consécutif se voient contestés par la dignité sans faille d'un prisonnier qui, même ravalé plus bas que l'animal, s'évertue à rester un homme, cette dignité se présentant précisément comme un gage d'humanité et ouvrant une brèche dans l'enfermement.

Dans *La carta* en revanche, les exemples de négation de soi abondent et si Claudette parvient à se détacher de l'enfermement et de la mort à laquelle il incite, c'est parce qu'elle n'est personne (23), la survie ne le devant pas ici à l'affirmation d'un « je » digne et fier mais à sa disparition comme si, en définitive, la mort avait tout de même vaincu. De ce « yo Nadie » dépersonnifiant (qui, dès la deuxième page, renvoie l'être au néant ou à ce vide que constitue l'espace-temps de la prison), à d'itératifs « no hay » ou de restrictifs « sólo », « sin » (15-16) tous chargés de signifier l'absence, sans omettre la tristesse dite et redite une dizaine de fois en quelques lignes pour mieux signifier la mort dans l'âme (17-18), il n'y a que le terme « reo » assorti d'un chiffre déshumanisant qui puisse encore suivre le verbe être — « soy la reo número 505 » (17) — ; il n'y a que l'image avilissante du déchet qui puisse rendre compte de ce qui reste de l'être enfermé : « muchos me dicen que mi tiempo en esta celda sólo fue un estrecho espacio de exclusión obligada, que he vivido como Nadie en una dimensión que el sistema [...] reserva para los desechos humanos » (21).

On est loin de la revendication d'être d'un Chamorro renaissant du fond de tous les gouffres ; dans *La carta*, la mort s'est emparée de l'être au point qu'il s'annihile lui-même et ne doit sa survie, et parfois un sentiment de liberté, qu'à l'assomption des chaînes. L'une a intégré sa condition de prisonnière, l'autre ne renonce en aucun cas à la révolte ; on conviendra de ce que l'époque n'est pas la même : au temps des rébellions contre le tyran, la lutte s'exprimait sur le mode « épique » ; au temps de la mort des utopies, c'est l'inappétence et une sorte d'insensibilité qui caractérisent le regard porté sur toute chose.

2) L'enfermement est au-dehors et en dedans

Dans les deux ouvrages, l'enfermement n'est pas circonscrit à l'enceinte de la prison. Si Chamorro ne peut briser les barreaux de sa geôle, il s'attaque à d'autres formes plus insidieuses d'enfermement telles que la dictature et l'iniquité d'une Justice affidée. Aussi bien, l'uniforme de prisonnier qu'il porte sur les photos du *Diario* symbolise-t-il d'après Chamorro lui-même la « Patria tiranizada » (47), « la Patria, más prisionera que nunca » (202), « Ahora representamos más que nunca a Nicaragua. A la Patria que desde hace veinticinco años está vestida así, encarcelada y con cadenas » (94) : ainsi vêtu, il la représente sans doute plus que ses prétendus élus.

Devant l'impossibilité de se défendre, le *Diario* multiplie les négations pour mieux accuser une Justice jamais impartiale et perpétuant les chaînes : « cuando quise volver a hablar, se me negó » (68), « cuando ellos piden la palabra, él hace como que no oye » (71), « toda defensa en el Consejo de Guerra, es imposible » (89). Cette Justice coupable du déni de liberté s'auto-détruit par là même comme l'indiquent des termes révélateurs d'un dysfonctionnement, sinon d'une aberration : « justicia pervertida » (152), « injusticia » (90), « asesinato de la justicia » (91).

Cette contrefaçon de justice est moquée tout au long du journal par le biais de termes dénonciateurs de la farce — « falsificar », « flagrantes mentiras », « El Fiscal miente y sus mentiras son aceptadas », « hipocresía » (78, 85, 89, 94) — et plus grossièrement de la comédie au point d'en faire parfois le titre de séquences : « La comedia », « Teatro y proceso » (79, 137), « nuevo género del Arte Teatral », « compañía de cómicos », « ridícula bufonada [...] absurda y relajada “pachanga” » (83, 99, 188). Et lorsque le terme « farsa » semble épuisé, on lui substitue « circo » ou « Far West » (81, 78) associant le tribunal à une bouffonnade ou à un espace hors-la-loi où règne la parole du plus fort.

Ces derniers termes révèlent également le désordre produit aux audiences par des prisonniers démontant cette parodie de justice : les accusés jouent ostensiblement aux cartes, lancent blagues et paris, chahutent un procureur dépassé, “défont” le tribunal : « todo aquello es un caos desde que nos hemos negado a seguir la farsa », « el Fiscal grita desesperado », « el juicio se ha desmoronado », « derrota del Fiscal », « hemos logrado con burlas de toda clase, desacreditar el proceso » (98, 99, 142, 188).

Dans la fiction de María Lourdes Pallais l'enfermement ne se limite pas non plus, loin s'en faut, au centre de détention. Si Claudette ne peut dénoncer un dehors carcéral précis comme le faisait Chamorro, elle condamne l'extérieur dans son entier, universalisant en un sens l'enfermement — « el mundo, allá afuera, es una gran cárcel » (22) — ou proposant une mise en abyme de la réclusion — « en esa otra enorme cárcel del mismo chato mundo » (50) — et allant même jusqu'à invertir les espaces censément clos ou ouverts : « si sólo aquí he sido libre, si el mundo es una gran cárcel » (41). Nul besoin d'être en dictature donc, c'est la société des hommes qui enferme chacun.

Si l'homme s'enferme à l'extérieur, est-ce parce qu'il tend à s'enfermer également à l'intérieur de lui-même d'une certaine façon ? En effet, *La carta* n'omet pas d'incriminer un esprit humain enclin à forger ses propres prisons, se crispant volontiers sur ses convictions et se réfugiant dans les dogmes ; ce même esprit humain, qui s'enorgueillit bien souvent de rester libre, peut connaître la tentation de l'enfermement. À défaut d'inculper tel ou tel dictateur, Claudette interpelle la cause révolutionnaire constamment rendue dans la lettre par « la *causa* », l'article défini soulignant un dangereux absolu auquel Claudette s'enchaînera d'ailleurs elle-même ainsi qu'en témoignent certains verbes : « me aferré a seguir sólo un camino, el de la *causa* » (99) ou « me até a ti, camarada Antonio, a los tuyos, a los míos, a la *causa*, al proyecto de las pequeñas y grandes mentiras » (113).

Ce dernier substantif n'est pas sans rappeler le réquisitoire de Chamorro : sûrs de détenir la vérité, les révolutionnaires purent user, comme Somoza en son temps, de moyens douteux (« la *causa* que lo justificaba todo », 111) comme lorsqu'ils trompent la mère de Claudette, l'un des rares souvenirs où cette dernière ne s'adresse pas aux révolutionnaires comme à un groupe séparé (« los tuyos ») mais où elle assume elle aussi la responsabilité de la dérive morale : « ambos la engañamos. Nosotros los revolucionarios le mentimos [...] creyéndonos tan superiores, le mentimos » (109), et de répéter plus loin : « Creyéndonos dueños de la verdad » (112) ; “renfermés” sur une idée, et donc fermés à l'autre, ils ne peuvent qu'établir des relations faussées.

Cette prison de la cause révolutionnaire dont témoignent d'anaphoriques « Presa soy/estoy » (11) dès l'instant où elle rencontre Antonio ainsi que le fait qu'elle refuse de dénoncer un homme dont elle sait qu'il a tué un membre de sa famille (l'oncle de Claudette aurait comploté contre la révolution), est aussi celle d'un destin, la cause se donnant à lire dès lors comme une fatalité : « una especie de fuerza implacable me empujó a eso, algo inevitable me impulsó a seguir esa ruta [...] ése era mi camino, mi destino, pues » (36) ou « lo que me empujaba no era otra cosa que mi destino » (102) ; un destin qui, comme le monde extérieur, enferme l'être : « Era mi destino [...], mi cárcel » (147).

Si donc la mise en cause de l'idéal révolutionnaire vise sans doute plus largement les utopies politiques ou sociales, elle permet l'affleurement de questions existentielles : l'homme s'enferme ou se retrouve enfermé malgré lui dans son espace, dans sa temporalité, dans son esprit, comme si le monde, la destinée, la pensée conspiraient à entraver sa liberté. Ainsi, la dictature ne serait-elle qu'un exemple d'enfermement en quelque sorte contingent (si douloureux soit-il) face à un plus vaste enfermement, essentiel quant à lui, qui ressortirait à l'être. Cette essentialisation de l'enfermement, absente du *Diario* écrit en un temps où le Bien doit triompher du Mal, émane — nous l'avons dit — d'une génération désabusée, revenue de tout et ne croyant plus en rien, ni en la liberté ni en l'homme, condamné à lui-même.

3) Désenfermement et déconstruction du mensonge

« En la palabra está el ser humano » a pu écrire Carlos Liscano (20) ; ce ne sont pas des prisonniers auteurs d'un journal authentique ou d'une lettre qui le nieront. Que l'un griffonne sa révolte sur des bouts de papier (qui sortiront de la prison à la dérobée grâce à la complicité de sa femme faisant ainsi le lien avec le dehors), ou que l'autre aspire à rédiger une lettre au-delà de tout affrontement ; que l'un justifie son journal comme étant le prolongement d'une rébellion morale si l'on en croit, outre la répétition de « Escribí contra », l'affirmation « Quise por mi parte representar el papel de un hombre justo » (55), ou que l'autre veuille écrire, en dépit d'un moi abîmé, pour révéler la vérité et se libérer du passé — « revelaré » (46), « pretendo / quiero contarte » (50) ; que l'un soit dans la dialectique résister-exister ou que l'autre reconnaisse que sa lettre lui a permis de récupérer l'estime de soi (61), l'écriture s'avère un espace de liberté recouvrée, et en ce sens une forme indéniable de désenfermement.

Chez Chamorro, nous savons que l'enfermement se traduit, au-delà des barreaux, par la dictature et les mensonges du discours officiel ; le désenfermement va donc consister en un contre-discours prenant des airs de joute sémantique. À défaut de détruire les verrous de sa geôle, Chamorro va briser ceux du mensonge auquel il doit son incarcération, la cause de l'enfermement ne résidant pas, à l'en croire, dans la faute qu'on lui impute mais dans le "montage" de la dictature qu'il va précisément tenter de démanteler.

Chamorro pose le problème de la vérité officielle, bien souvent synonyme de mensonge, dans une séquence éponyme s'ouvrant sur : « La "verdad oficial" es generalmente distinta de la verdad [...]. También la "verdad oficial" persigue un fin, al revés de la verdad, que es una finalidad en sí misma » (117) ; machiavélique vérité officielle dont la fin justifie les moyens, tandis que la vérité, Bien en soi, se suffit à elle-même, mais se trouve en l'occurrence "sous scellés".

De même questionne-t-il plus amplement la malléabilité du mot, celui-ci pouvant se prêter aux mensonges des concepts, des idéaux, et des tyrans qui en dénaturent le sens (65) : « En Nicaragua por ejemplo, y por una razón de Estado, cualquiera está expuesto a que lo llamen: comunista, asesino, o traidor, con la misma violencia y mala intención con que pueden llamarlo honorable » (66). S'inscrivant dans la logique de cette contre-vérité pour mieux en démasquer l'absurde, Chamorro feint de ne point s'étonner si au règne des bandits, on enferme les justes : « ¿Qué raro tiene, entonces, que estando imprevistos para ser hipócritas, ladrones, mentirosos y explotadores del pobre, hayamos venido a demostrar ser unos inadaptables en este medio de latrocinio en que nos tocó vivir...? » (56).

Relevant ce qu'il faut de cynisme et d'immoralité pour diffamer impunément les 107 prisonniers accusés de trahison à la patrie au prétexte qu'ils ont fomenté une invasion armée en provenance d'une nation étrangère et ont incité d'autres gouvernements à leur fournir de l'aide en armes et argent (23), Chamorro va s'adonner à un jeu verbal pour mieux déjouer des

accusations selon lui captieuses. À commencer par le recours à des verbes qui relativisent, qui soulignent une subjectivité en l'occurrence malhonnête, en outre associés aux guillemets : « nos llama “el enemigo” », « nos cataloga de revolucionarios armados » (145). C'est sur la base de ces mystifications chères à la dictature que Chamorro — et dans l'exemple qui va suivre son co-détenu —, joue les inversions de sens et resitue chacun dans son patriotisme ou sa trahison : « Me declaro culpable (pausa) de amar a mi Patria sobre todas las cosas, después de Dios » (79).

Est-il besoin de souligner que Chamorro affirme à maintes reprises et sans ambages son amour de la patrie, son combat et ses sacrifices en son nom ? Est-il besoin de signaler qu'il se présente comme le Juste ainsi que ses compagnons de lutte, comme en attestent les références christiques (il était profondément chrétien) et une terminologie épique ne pouvant faire abstraction de « honor », « honestidad », « justicia », « sacrificio » entre autres termes approchants. Chamorro ne s'enferme-t-il pas d'ailleurs dans la sémantique convenue du justicier lorsqu'il cherche à démonter la calomnie dont il est victime ? Mais son indignation contre le mal, symétrique de sa glorification du bien, lui confère toute sa force (94) et l'aide ainsi à dépasser l'insoutenable enfermement physique ; sans doute sa liberté de parole dans le *Diario* y contribue-t-elle également.

C'est avec la même liberté d'esprit inversant les données de l'accusation que ce Chamorro frondeur inculpe le dictateur qui assujettit le pays : c'est l'accusateur le traître. Recourant aux faits vérifiables des pages d'histoire, Chamorro rappelle que « Somoza García traicionó tres veces a su tío Juan Bautista Sacasa [...]. También Somoza García y sus hijos traicionaron al Presidente Leonardo Argüello » (88) ou encore en référence à la perte de territoire : « no hemos sido nosotros los condenados por “Traición a la Patria”, quienes hemos hecho la entrega de esa parte de ella » (232).

Chamorro oppose de farouches démentis aux allégations pernicieuses de l'accusation et s'extrait des rets du mensonge qu'il discrédite notamment en rappelant la simple définition des mots : ainsi affirme-t-il, face à l'accusation infamante de traître à la patrie, que « Traicionar es vender, entregar al enemigo lo propio, pero ofrecer la vida para que el pueblo tenga un gobierno justo y honrado, es ser patriota. Lo contrario de traidor » (24), sous-entendant donc que si traître il y a, il n'est autre que Somoza, celui auquel s'oppose le patriote Chamorro. Il recourra au même procédé face au terme d'invasion (qui lui vaut précisément l'accusation de trahison) : peut-on envahir son propre pays ? Un révolutionnaire peut-il envahir sa propre patrie, même en venant de l'étranger ? N'est-ce pas là produire un non-sens ?

On le voit, Chamorro entend débusquer les incohérences d'une accusation qu'il considère viciée à la base. Si tyrannie et “sophistique” sont intrinsèquement liées, Chamorro ne renonce pas à renverser les murs de cette double prison, à bousculer ce double pouvoir, dénonçant la mauvaise foi et l'absurde comme lorsque ses accusateurs s'appliquent à en faire « “técnicamente” » un communiste (152), ou à concevoir un « cercle carré » (ils obligent des prisonniers ayant congédié leurs avocats au vu de la partialité du tribunal, à avoir des avocats malgré eux, 90 et 101).

Face au déraisonnable, Chamorro veut faire montre d'un esprit logique. Ainsi, en appelle-t-il à l'évidence (« un nicaragüense, o cien, no pueden invadir Nicaragua, porque no son extraños a ella. Eso es tan evidente como el hecho de que el mar no puede invadir al mar », p.76), ou s'en remet à des causalités cartésiennes (« Somos patriotas, luego no podemos ser traidores », p. 91) ; dans la même veine, il défend la véracité de son propos en arguant d'une certaine “scientificité”, en se rangeant du côté du démontrable ou du savoir, autant dire de l'irréfutable : « se ha demostrado hasta la saciedad que no puede haber en nosotros traición a la patria » (85) ; « no pueden comprender lo que sabemos bien nosotros: qué cosa es la Patria, y qué cosa es ser “Traidor” » (94).

La dissidence portant aussi sur les mots et leur sens, les négations émaillent le *Diario*, comme autant de refus face au carcan du mensonge : « Ni somos invasores, ni somos traidores » (80) ; « Ni el Fiscal ni el pequeño dios terrenal que hace de Autoridad Convocadora pueden hacer [...] un círculo cuadrado, ni pueden tampoco acusarnos de traición, puesto que ni hemos entregado algo de la Patria ni existe quien haya recibido algo de nosotros » (88). Chamorro pose enfin le problème en termes juridiques et, on le comprend, éthiques lorsqu'il en fait une question de droit : « Nadie tiene derecho de acusar por traición a la Patria, a quienes han querido dar algo por ella. A cualquier potestad o poder, nosotros los presos, reos, acusados, o como se nos quiera llamar, le negamos ese derecho » (93) ; puis se libérant de toute condamnation, il accuse l'accusateur « lanzando sobre el Tribunal la acusación de ser injusto y parcial, negándonos a ejercer cualquier defensa » (93).

On est loin de ces élans rebelles et justiciers dans *La carta* où la révélation du mensonge sert plus une libération du passé ; on retrouve néanmoins l'idée selon laquelle l'écriture contribue à une forme de désenfermement. Accusée par les États-Unis d'être « una “agente de influencia de una nación enemiga” » (31)¹, Claudette souligne certes le mensonge et la trahison dont elle a été victime lorsqu'elle écrit « Esta carta, camarada Antonio, el del bigote liso y la mentira presta, es para ti » (49), mais en assumant la part de responsabilité qui lui revient dans l'affaire : « asumí lo que muchos dirán [...] fue la traición de un camarada, quiero decir, de un hermano » (51).

En effet, la protagoniste, si elle admet l'arrogance et le cynisme d'Antonio, avoue par ailleurs qu'elle a été la complice passive d'une relation basée dès le départ sur le mensonge, un mensonge mutuel par conséquent : « De ese nuestro primer encuentro, hay algo que quizás no sepas, y es que tu primera mentira [...] nunca me la creí. [...] Acepté tu primera mentira » (52), pour évoquer ensuite : « tu segunda mentira en aquel nuestro segundo encuentro » (53). Qui ne dit rien consent : Claudette, prisonnière de la cause, s'entête à ne pas dénoncer un camarade pourtant coupable du meurtre de son oncle.

La trahison semble d'autant plus cruelle lorsqu'à la fin de l'ouvrage une Claudette sortie de prison raconte avoir vu Antonio parler chaleureusement avec Dick, l'homme qui l'a interrogée deux ans auparavant au sujet des informations secrètes qu'elle transmettait aux révolutionnaires ; autre cuisante désillusion qui renvoie à l'absurde les convictions d'antan et, avec elles, les idéaux dans lesquels d'aucuns s'enferment inutilement : « tu amigo, aquel que alguna vez por mucho tiempo —creía yo Nadie— fue nuestro enemigo [...], tan tranquilos, como si nada hubiese pasado » (158). Cela signifie-t-il seulement qu'en politique les ennemis d'un jour peuvent être les “amis” de demain, afin de relativiser les idéologies ? Ou le roman laisse-t-il entendre que celui qui l'a livrée à Dick, c'est précisément ce même Antonio qu'elle a alors couvert jusqu'à l'ultime conséquence : l'incarcération ? Le non-sens n'est pas absent là non plus, comme chez Chamorro : non-sens de la dictature ou de la cause associées à des prisons, non-sens de l'enfermement lui-même ; pour en témoigner et rétablir le sens, l'écriture s'impose comme une clef libérant des vérités “étouffées”.

¹ Des articles anglophones rapportent en mai 1988 que l'auteure, dont s'inspire à bien des égards Claudette, jouait également les agents doubles. Voir la photo n° 32 in Martha HONEY, **Hostile Acts: U.S. Policy in Costa Rica in the 1980s** :

<http://books.google.fr/books?id=gMdyEyamUIEC&pg=PA290-IA14&lpg=PA290-IA14&dq=maria+lourdes+pallais+tomas+borge&source=bl&ots=2kC8y8ENVR&sig=XAN4YidA2GTcpBDPOjEh4sxQSvE&hl=fr&sa=X&ei=9-zYUvboL86ihge28IHwDg&ved=0CDEQ6AEwAA#v=onepage&q=maria%20lourdes%20pallais%20tomas%20borge&f=false>

Ou l'article « Sandinistas reveal journalist was a spy », **Lawrence Journal-World**, 20 mai 1988, p. 3B : <http://news.google.com/newspapers?nid=2199&dat=19880520&id=ntMzAAAAIABJ&sjid=cuYFAAAAIAAJ&pg=4615,5059972>

La carta est aussi l'unique manière de s'adapter de nouveau au monde (46), de s'extraire d'un passé aliénant : « con *esta carta*, pretendo que mi pasado se vuelva simplemente eso: mi pasado [...]. Porque sólo escribiéndote a ti creo que podré liberarme » (49-50). De fait, lorsqu'elle sort du centre de détention début 1991, Claudette ne ressent plus l'angoisse des chaînes du passé, sa liberté physique coïncidant avec une libération intérieure obtenue grâce à la lettre qui lui ouvre les portes du présent : « todo lo mío es ahora presente » (155). Elle trouve un travail grâce à son avocat, et l'amour auprès d'un jeune compagnon avec lequel elle aime aller nager dans la mer — symbole de l'évasion dans un espace infini et contraire aux barreaux ? —, mais le bref épilogue de huit lignes de l'éditeur annonce sa mort par noyade en janvier 1992, moins d'un an après sa libération, renvoyant bien vite ce « yo Nadie » à un néant irréversible, un nouvel espace « vide » dont elle ne sortira jamais.

Nous avons vu qu'au cœur de l'enfermement, quelque chose se joue dans le rapport au moi et à l'être. Est-ce en partie dû au fait que l'enfermement constitue une sorte de stade intermédiaire entre la vie et la mort — qu'il s'agisse de la mort symbolique que connaît, entre réclusion et exclusion du reste des hommes, la personne prisonnière dans une sorte d'"ailleurs", ou bien d'une certaine forme de mort intérieure quand vainc le désespoir, ou encore du risque imminent de la mort physique dans certains cas ?

Quoi qu'il en soit, les deux ouvrages qui nous occupent auront révélé des modes d'être et des mécanismes de défense différents, sinon inverses : où l'un s'enflamme, l'autre s'anesthésie. Veut-on déshumaniser Pedro Joaquín Chamorro, il répond par une exaspération du sujet, tandis que dans *La carta* le « je » se dissout dans une auto-négation de soi ; autrement dit, si l'un remplit de son moi l'espace « vide » de la prison, l'autre voit son moi se remplir de vide d'une certaine façon.

Veut-on avilir Pedro Joaquín Chamorro, il surcompense la dévalorisation par un idéal, sinon une idéalisation, du moi qui nourrit — et se nourrit de — l'idéal incarné dans la lutte, tandis que la protagoniste de *La carta* témoigne de peu d'estime de soi et de peu d'estime de toute cause idéologique. Ainsi celui-là exprime-t-il, par le « non » des insoumis, de puissantes pulsions de vie, tandis que celle-ci se ternit dans une acceptation ambiguë de l'enfermement.

Cela étant, tous deux "enferment l'extérieur" pour ainsi dire, révélant des prisons insoupçonnées, des aliénations méconnues. Et tous deux s'extraient de la prison du mensonge (qui les a menés à la prison physique) en libérant la parole : dire, écrire, pour sortir de là, s'en sortir ; dire, écrire la vérité pour être, "librement", en dépit des chaînes. Comme si la parole libre qui s'exprime dans leurs écrits ne représentait pas uniquement une certaine liberté du prisonnier, mais parvenait à briser les chaînes. Les leurs et les nôtres.

Bibliographie :

Aguila Yves, « Aproximación a las escrituras carcelarias en Hispanoamérica », in *Prisons d'Amérique latine : du réel à la métaphore de l'enfermement* (textes réunis et présentés par I. Tauzin), Presses universitaires de Bordeaux, 2008.

Chamorro Pedro Joaquín, *Diario de un preso*, Managua, El pez y la serpiente, 1981.

Chamorro Pedro Joaquín, *Estirpe sangrienta: los Somoza*, Buenos Aires, Editorial Triángulo, 1959.

Chamorro Violeta, *Sueños del corazón*, Madrid, Acento Editorial, 1997.

Escobar Molina Álvaro, *L'enfermement. Espace, temps, clôture*, Klincksieck, 1989.

Liscano Carlos, « El lenguaje de la soledad », in *Univers répressifs, Péninsule ibérique et Amérique latine*, Paris, L'harmattan, 2001.

Pallais María Lourdes, *La carta*, México, UNAM, 1996.

Récits de prison et d'enfermement, Christophe Dumas et Erich Fisbach (ss dir.), Presses de l'Université d'Angers, 2010.